

LE COIN DE FANCHETTE

J.-M. — “On est prompt à donner aux choses une triste couleur.” Et l’on a tort, je vous assure. Comment avez-vous pu croire un instant que je vous aurais délibérément fait ce chagrin, vous qui veniez de m’être si agréable ? Mais, c’est fini, n’en parlons plus. J’admire votre talent sincèrement et vous estime de même.

Institutrice. — Cet incident historique dont les détails vous font défaut, me semble être l’histoire de cette jeune canadienne de l’Isle d’Orléans, qui, pour empêcher son amoureux de joindre une expédition commandée par M. de Frontenac pour aller combattre les Iroquois, imagina de répandre le bruit que des frégates anglaises avaient été vues en bas du fleuve et que Québec serait bientôt attaqué. Grande fut l’excitation dans la ville ; la jeune fille fut appelée au Château Saint-Louis, la résidence du gouverneur et soumise à un interrogatoire. Ne pouvant supporter le feu de tant de questions, elle se donna le démenti tant de fois, qu’on découvrit bientôt sa supercherie. On lui fit subir un procès, et elle fut condamnée à être battue de verges, les épaules nues, par le bourreau, devant toute la ville. Voilà une bien grosse punition pour avoir péché par une imprudente tendresse. On n’aurait eu qu’à la marier à son amoureux, et c’en était fini des stratagèmes pour le garder auprès d’elle. A moins qu’elle n’aurait plus songé qu’à inventer des motifs qui l’éloignât... Tout est à prévoir en ce monde.

Clément Valryède. — Vous connaissez l’ingénieux procédé de cet annonceur qui, pour attirer l’attention de la clientèle féminine, avait mis en tête de son boniment : “Défense aux femmes de regarder !” Si la réciproque est exacte, vous pouvez espérer un grand succès.

Rémina. — Oh ! ma chère, toutes les femmes devraient se liguer contre l’alcool, par souci du bien général, si

elles n’ont point à s’inquiéter de la paix particulière de leur foyer. C’est une œuvre de salut public, une œuvre nationale, une œuvre humaine par-dessus tout. Donnez votre effort avec les autres. C’est par l’union qui est la force qu’on vient à bout de tout.

Laurent XVIII. — Et oui, en aurait-il coulé de l’encre sur ces Amants de Venise, — Vous me demandez une opinion difficile à donner sur un sujet comme celui-ci. Je hais pour ma part, ces fouilles dans le domaine de l’intime et ces expositions de linge sale. Mais je ne crois pas que ces héros eussent beaucoup souffert de la reproduction de leurs lettres, puisqu’ils m’ont donné l’impression d’avoir, l’un et l’autre, soigné leur style — et leurs sentiments peut-être — en vue de la postérité. Ces mots : “la postérité jugera, la postérité répètera nos noms”, etc., indiquent qu’ils se doutaient un peu qu’ils posaient pour l’histoire. — Qui sait si cette idée n’était pas pour quelque chose dans l’exaspération de leurs phrases sentimentales ? Quand on souffre véritablement, on n’écrit pas sa douleur en vue de la génération qui va suivre. Ne nous attendrissons donc pas trop, Laurent, sur le sort de Lélia et de Lélian. Il est des misères humaines plus grandes, plus douloureuses encore autour de nous, dont nous ne nous doutons pas, et qui ont besoin de plus de sympathies.

Delcedomo. — Il faisait bien un peu chaud, mon ami, pour m’imposer votre manuscrit, surtout écrit dans cette mauvaise écriture dont vous avez conscience, puisque vous vous en excusez. Le travail est bon seulement il faudra renouer à l’ensemble quelques paragraphes qui semblent mis là un peu trop en arrière-pensée. Je les ai soulignés au crayon et vous renvoie le tout avec mes compliments. L’article sera certainement imprimé quand ces légères corrections seront faites.

Lola Montez. — Ne vous inquiétez

pas. Ces légers boutons qui vous ennuient beaucoup et gâtent votre teint disparaîtront facilement en les frottant avec le bout du doigt trempé dans le jus d’un citron que vous aurez exprimé dans une soucoupe — Si les rayons du soleil brûlent trop votre figure, vous ferez disparaître les rougeurs et les irritations par des lavages de jus de citron mêlé à quelques cuillerées de lait. Il faut n’user de ce remède pas plus que trois ou quatre fois par jour et à des intervalles assez éloignés.

Justine B. — Ne dites pas que je vous abandonnerai quand les autres vous abandonneront. C’est pourtant cet abandon des autres qui me fera m’attacher à vous davantage. La fidélité à mes amis, c’est tout ce que je puis leur offrir ; ils peuvent compter sur elle. — Ne vous préoccupez pas de Céline B. Je la ferai servir au même titre que vous. Amitiés encore. Je dois passer en votre ville à mon retour des vacances, vous serait-il agréable de me venir voir ?

Fleur de Lys. — Mais oui, je conseille le voyage à l’exposition de Saint-Louis ; il me semble l’avoir assez encouragé. Si vous êtes déjà allée à Paris en 1900, ce n’est pas la peine de vous déranger. Vous vous imaginez bien qu’on n’a pu faire à Saint-Louis mieux que là-bas. 2° La chaleur à Saint-Louis est intense, l’été, dit-on. 3° Vous pouvez faire arranger votre billet de manière à arrêter à Chicago et à Détroit, du moins par le Pacifique Canadien.

Lord Nevyl. — Je suis aise que vous aimiez les pièces de vers publiées dans le *Journal de Françoise*. Je puis bien vous avouer que je les choisis avec grand soin, d’entre les plus jolies.

Compliments affectueux à *Pervenche Tireli*, *Beau-Minois*, *Cécile C.* et *Ténébreux*, à qui je so haïte aussi de bonnes vacances.

Le Coin de Fanchette ne sera repris qu’en septembre, afin que puisse prendre quelques jours de repos, la pauvre

FRANÇOISE.